



**Revue Internationale de Langue,
Littérature, Culture et Civilisation**

Actes du colloque international

**Vol. 1, N°1, 30 novembre 2020
ISSN : 2709-5487**

Revue Internationale de Langue, Littérature, Culture et Civilisation

Actes du colloque international sur le thème :

« Lettres, culture et développement au service de la paix »

“Literature, Culture and Development as Assets to Peace”

**Revue annuelle multilingue
Multilingual Annual Journal**

www.nyougam.com
ISSN : 2709-5487
E-ISSN : 2709-5495

Revue Internationale de Langue, Littérature, Culture et Civilisation

Directeur de publication : Professeur Ataféï PEWISSI

Directeur de rédaction : Professeur Essodina PERE-KEWEZIMA

Directeur adjoint de rédaction : Monsieur Mafobatchie NANTOB (MC)

Comité scientifique

Professeur Komla Messan NUBUKPO, Université de Lomé,

Professeur Léonard KOUSSOUHON, Université Abomey-Calavi,

Professeur Taofiki KOUMAKPAÏ, Université Abomey-Calavi,

Professeur Issa TAKASSI, Université de Lomé,

Professeur Yaovi AKAKPO, Université de Lomé,

Professeur Koffi ANYIDOHO, University of Legon,

Professeur Augustin AINAMON, Université d'Abomey-Calavi,

Professeur Essoham ASSIMA-KPATCHA, Université de Lomé,

Professeur Abou NAPON, Université de Ouagadougou,

Professeur Martin Dossou GBENOUGA, Université de Lomé,

Professeur Serge GLITHO, Université de Lomé,

Professeur Kossi AFELI, Université de Lomé,

Professeur Kazaro TASSOU, Université de Lomé,

Professeur Méterwa A. OURSO, Université de Lomé.

Comité de lecture

Professeur Ataféï PEWISSI, Université de Lomé,

Professeur Komlan Essowè ESSIZEWA, Université de Lomé,

Professeur Ameyo AWUKU, Université de Lomé,

Professeur Laure-Clémence CAPO-CHICHI, Université Abomey-Calavi,

Professeur Dotsè YIGBE, Université de Lomé,

Professeur Koutchoukalo TCHASSIM, Université de Lomé,

Professeur Minlipe Martin GANGUE, Université de Lomé,

Professeur Essohanam BATCHANA, Université de Lomé,

Professeur Didier AMELA, Université de Lomé,

Monsieur Tchaa PALI, Maître de Conférences, Université de Kara,

Monsieur Komi KPATCHA, Maître de Conférences, Université de Kara,

Monsieur Vamara KONE, Maître de Conférences, Université Alassane Ouattara de Bouaké,

Monsieur Innocent KOUTCHADE, Maître de Conférences, Université d'Abomey-Calavi,

Monsieur Ayaovi Xolali MOUMOUNI-AGBOKE, Maître de Conférences Université de Lomé,

Monsieur Akila AHOULI, Maître de Conférences, Université de Lomé,

Monsieur Gbati NAPO, Maître de Conférences, Université de Lomé.

Secrétariat

Komi BAFANA (MA), Damlègue LARE (MA), Pamessou WALLA (MA),
Mensah ATSOU (MA), Hodabalou ANATE MA),
Dr Akponi TARNO, Dr Eyanawa TCHEKI.

Infographie & Montage

Dr Aminou Idjadi KOUROUPARA

Contacts : (+228) 90284891/91643242/92411793

Email : larellicca2017@gmail.com

© LaReLLiCCA, 30 novembre 2020

ISSN : 2709-5487

Tous droits réservés

Editorial

La *Revue Internationale de Langue, Littérature, Culture et Civilisation* (RILLiCC) est une revue à comité de lecture en phase d'indexation recommandée par le Conseil Africain et Malgache pour l'Enseignement Supérieur (CAMES). Elle est la revue du Laboratoire de Recherche en Langues, Littérature, Culture et Civilisation Anglophones (LaReLLiCCA) dont elle publie les résultats des recherches en lien avec la recherche et la pédagogie sur des orientations innovantes et stimulantes à la vie et vision améliorées de l'académie et de la société. La revue accepte les textes qui cadrent avec des enjeux épistémologiques et des problématiques actuels pour être au rendez-vous de la contribution à la résolution des problèmes contemporains.

RILLiCC met en éveil son lectorat par rapport aux défis académiques et sociaux qui se posent en Afrique et dans le monde en matière de science littéraire et des crises éthiques. Il est établi que les difficultés du vivre-ensemble sont fondées sur le radicalisme et l'extrémisme violents. En effet, ces crises et manifestations ne sont que des effets des causes cachées dans l'imaginaire qu'il faut (re)modeler au grand bonheur collectif. Comme il convient de le noter ici, un grand défi se pose aux chercheurs qui se doivent aujourd'hui d'être conscients que la science littéraire n'est pas rétribuée à sa juste valeur quand elle se voit habillée sous leurs yeux du mythe d'Albatros ou d'un cymbale sonore. L'idée qui se cache malheureusement derrière cette mythologie est que la littérature ne semble pas contribuer efficacement à la résolution des problèmes de société comme les sciences exactes. Dire que la recherche a une valeur est une chose, le prouver en est une autre. La *Revue Internationale de Langue, Littérature, Culture et Civilisation* à travers les activités du LaReLLiCCA entend faire bénéficier à son lectorat et à sa société cible, les retombées d'une recherche appliquée.

Le comité spécialisé « Lettres et Sciences Humaines » du Conseil Africain et Malgache pour l'Enseignement Supérieur (CAMES) recommande l'utilisation harmonisée des styles de rédaction et la présente revue s'inscrit dans cette logique directrice en adoptant le style APA.

L'orientation éditoriale de cette revue inscrit les résultats pragmatiques et novateurs des recherches sur fond social de médiation, d'inclusion et de réciprocité qui permettent de maîtriser les racines du mal et réaliser les objectifs du développement durable déclencheurs de paix partagée.

Lomé, le 20 octobre 2020.

Le directeur de publication,

Professeur Atafèr PEWISSI,

Directeur du Laboratoire de Recherche en Langues, Littérature, Culture et Civilisation Anglophones, LaReLLiCCA, Faculté des Lettres, Langues et Arts, Université de Lomé.

Tél : (00228) 90 28 48 91, e-mail : sapewissi@yahoo.com

Ligne éditoriale

Volume : La taille du manuscrit est comprise entre 4500 et 6000 mots.
Format: papier A4, Police: Times New Roman, Taille: 11,5, Interligne 1,15.

Ordre logique du texte

Un article doit être un tout cohérent. Les différents éléments de la structure doivent faire un tout cohérent avec le titre. Ainsi, tout texte soumis pour publication doit comporter:

- un titre en caractère d'imprimerie ; il doit être expressif et d'actualité, et ne doit pas excéder 24 mots ;
- un résumé en anglais-français, anglais-allemand, ou anglais-espagnol selon la langue utilisée pour rédiger l'article. Se limiter exclusivement à objectif/problématique, cadre théorique et méthodologique, et résultats. Aucun de ces résumés ne devra dépasser 150 mots ;
- des mots clés en français, en anglais, en allemand et en espagnol : entre 5 et 7 mots clés ;
- une introduction (un aperçu historique sur le sujet ou revue de la littérature en bref, une problématique, un cadre théorique et méthodologique, et une structure du travail) en 600 mots au maximum ;
- un développement dont les différents axes sont titrés. Il n'est autorisé que trois niveaux de titres. Pour le titrage, il est vivement recommandé d'utiliser les chiffres arabes ; les titres alphabétiques et alphanumériques ne sont pas acceptés ;
- une conclusion (rappel de la problématique, résumé très bref du travail réalisé, résultats obtenus, implémentation) en 400 mots au maximum ;
- liste des références : par ordre alphabétique des noms de familles des auteurs cités.

Références

Il n'est fait mention dans la liste de références que des sources effectivement utilisées (citées, paraphrasées, résumées) dans le texte de l'auteur. Pour leur présentation, la norme American Psychological Association (APA) ou références intégrées est exigée de tous les auteurs qui veulent faire publier leur texte dans la revue. Il est fait exigence aux auteurs de n'utiliser que la seule norme dans leur texte. Pour en savoir

plus, consultez ces normes sur Internet.

Présentation des notes référencées

Le comité de rédaction exige APA (Auteur, année : page). L'utilisation des notes de bas de pages n'intervient qu'à des fins d'explication complémentaire. La présentation des références en style métissé est formellement interdite.

La gestion des citations :

Longues citations : Les citations de plus de quarante (40) mots sont considérées comme longues ; elles doivent être mises en retrait dans le texte en interligne simple.

Les citations courtes : les citations d'un (1) à quarante (40) mots sont considérées comme courtes ; elles sont mises entre guillemets et intégrées au texte de l'auteur.

Résumé :

- ✓ Pour Pewissi (2017), le Womanisme transcende les cloisons du genre.
- ✓ Ourso (2013:12) trouve les voyelles qui débordent le cadre circonscrit comme des voyelles récalcitrantes.

Résumé ou paraphrase :

- ✓ Ourso (2013:12) trouve les voyelles qui débordent le cadre circonscrit comme des voyelles récalcitrantes.

Exemple de référence

Pour un livre

Collin, H. P. (1988). *Dictionary of Government and Politics*. UK: Peter Collin Publishing.

Pour un article tiré d'un ouvrage collectif

Gill, W. (1998/1990). "Writing and Language: Making the Silence Speak." In Sheila Ruth, *Issues in Feminism: An Introduction to Women's Studies*. London: Mayfield Publishing Company, Fourth Edition. Pp. 151-176.

Utilisation de Ibid., op. cit, sic entre autres

Ibidem (Ibid.) intervient à partir de la deuxième note d'une référence source citée. Ibid. est suivi du numéro de page si elle est différente de

référence mère dont elle est consécutive. Exemple : *ibid.*, ou *ibidem*, p. x.
Op. cit. signifie ‘la source pré-citée’. Il est utilisé quand, au lieu de deux références consécutives, une ou plusieurs sources sont intercalées. En ce moment, la deuxième des références consécutives exige l’usage de *op. cit.* suivi de la page si cette dernière diffère de la précédente.

Typographie

-La *Revue Internationale de Langue, Littérature, Culture et Civilisation* interdit tout soulignement et toute mise en gras des caractères ou des portions de textes.

-Les auteurs doivent respecter la typographie choisie concernant la ponctuation, les abréviations...

Tableaux, schémas et illustrations

Pour les textes contenant les tableaux, il est demandé aux auteurs de les numérotter en chiffres romains selon l’ordre de leur apparition dans le texte. Chaque tableau devra comporter un titre précis et une source propre. Par contre, les schémas et illustrations devront être numérotés en chiffres arabes et dans l’ordre d’apparition dans le texte.

La largeur des tableaux intégrés au travail doit être 10 cm maximum, format A4, orientation portrait.

SOMMAIRE

LITTERATURE	1
L'art de dramatiser et de dédramatiser dans les sociétés orales : Leçon d'une ethnographie de la musique <i>hake</i> chez les eve du sud-est du Togo Yaovi AKAKPO	3
Le plan national du développement comme stratégie curative et préventive au service du développement et de la paix : Un regard d'un littéraire Atafēi PEWISSI & Pédi ANAWI	33
La symbolique de la présence négro-africaine en Amérique latine dans <i>Les enfants du Brésil</i> de Kangni Alem Weinpanga Aboudoulaye ANDOU&Piyabalo NABEDE.....	53
Le parti pris de la paix dans le <i>Tchighida du père Arthaud</i> de Kadjangabalo Sekou Kpatimbi TYR.....	69
The Rebuilding of Ecological Peace in Leslie Marmon Silko's <i>Ceremony</i> Kpatcha Essobozou AWESSO	87
A Marxist Perspective on Mass Oppression and Challenges in Ngũgĩ wa Thiong'o and Ngũgĩ wa Mĩrĩ's <i>I Will Marry When I Want</i> Badēmaman Komlan AKALA	101
A Call for Forgiveness and Racial Reconciliation in Patricia Raybon's <i>My First White Friend</i> Malou LADITOKÉ	119
Creative Writing and the Culture of Peace: An Approach to Adichie's <i>Half of a Yellow Sun</i> and Iroh's <i>Forty-Eight Guns for the General</i> Palakyem AYOLA	139
Confidence Dissipation and the Living Together in Meja Mwangi's <i>The Big Chiefs</i> Magnoubiyè GBABANE	157
From Xenophobia to Collusion: A Socio-Educative Reading of Shakespeare's <i>The Merchant of Venice</i> and <i>Othello</i> Casimir Comlan SOEDE & Biava Kodjo KLOUTSE & Hergie Alexis SEGUEDEME.....	169
Literary Appraisal of Superstitious Beliefs in Amma Darko's <i>Faceless</i> Moussa SIDI CHABI	187
LINGUISTIQUE ET TRADUCTION	209
Pronunciation and Semantic Disorders Due to the Influence of the French Language on the EFL Secondary Students Sourou Seigneur ADJIBI & Patrice AKOGBETO	211

Exploring the Language of Conflict Rise and Conflict Resolution in Elechi Amadi's <i>The Great Ponds</i> : A Systemic Functional Perspective Cocou André DATONDJI.....	231
The Grammatical Representation of Experiences in the Dalai-Lama's Address to the European Union: A Critical Discourse and Systemic Functional Linguistic Approach Albert Omolegbé KOUKPOSSI & Innocent Sourou KOUTCHADE	253
L'insulte comme « une fausse monnaie verbale » en lama : Quand le langage devient un jeu Tchaa PALI & Timibe NOTOU YOUR & Akintim ETOKA	273
La traduction: Dialogue identitaire et vecteur de paix Akponi TARNO	299

LITTERATURE

Le parti pris de la paix dans le *Tchighida du père Arthaud* de Kadjangabalo Sekou

Kpatimbi TYR

Université de Lomé

tyr.herve97@gmail.com

Résumé

L'objectif de cette étude est d'explorer la mise en discours du concept de la paix dans le récit *Tchighida du père Arthaud* de Kadjangabalo Sekou. Il s'agit de comprendre comment il prend en charge les postulats qui contribuent à la promotion et à la consolidation de la paix. Il ressort de cette étude que la paix ne peut prospérer que par la construction d'une société juste et par le respect des règles de dévolution du pouvoir politique. L'analyse du discours et de la sociocritique serviront à la démonstration.

Mots-clés : médiation, conflit, éducation, pragmatique, résolution.

Abstract

The aim of this study is to explore the discourse of the concept of peace in Kadjangabalo Sekou's *Le Tchighida du père Arthaud*. It outlines the postulates that contribute to promoting and consolidating peace. The study has found out that peace can only be attained by building a fair society and by respecting the devolution rules of political power. The analysis of the discourse and social criticism will be helpful to the demonstration.

Keywords: mediation, conflict, education, pragmatic, resolution.

Introduction

Dans un monde encore secoué par les atrocités de deux guerres mondiales, on tarde encore à en tirer les leçons. Les conflits n'ont pas disparu. À l'échelle mondiale, on observe aujourd'hui une recrudescence des guerres et de menaces nouvelles, plus complexes et plus sophistiquées. La plupart des conflits actuels opposent des acteurs non étatiques, tels que les milices politiques, les bandes criminelles ou groupes terroristes internationaux. Quand les drames de cette nature interviennent, ils provoquent nécessairement une onde de choc dans les esprits. Il est naturel que les écrivains soient les premiers concernés,

parce qu'à travers les âges, ils ont toujours décrit certains aspects de la société jusque dans ses bas-fonds, à la recherche de la vérité des choses et des êtres. À l'instar de ses illustres devanciers comme Pétrone, Sorel, Rétif, Senghor, Césaire, Kourouma, Kadjangabalo Sekou fait le choix de réfléchir sur les conditions de préservation de la paix dans son roman intitulé *Le Tchighida du père Arthaud*. Quels sont les facteurs qui compromettent la paix sociale ? Comment l'auteur parvient-il à rendre compte du processus de résolution des conflits à travers les ressources de la narration ? L'alternance politique peut-elle résoudre les problèmes ? Par le biais de l'analyse du discours qui s'intéresse à l'articulation du texte et de la sociocritique, une approche s'attardant sur l'univers social présent dans le texte, cette étude se penchera successivement sur les perturbateurs de la paix et les moyens de la maintenir.

1. Les perturbateurs de la paix

Avant de procéder à une analyse des défis auxquels est confronté l'espace fictionnel Wassi Laou dans *Le Tchighida du Père Arthaud*, il est bon de préciser le sens du substantif perturbateur. Dans un récit, l'élément perturbateur est la situation initiale qui engendre les péripéties. Il ne s'agira pas de relever les éléments qui enclenchent le récit, mais de mettre en évidence le dérèglement dans le fonctionnement de Wassi Laou que le narrateur définit comme « la forêt du Mérite ».

1.1. La sorcellerie comme forme de perturbation de la vie sociale

Dans l'imaginaire collectif, notamment dans le contexte des sociétés africaines, le sorcier renvoie à une personne dotée d'un certain pouvoir magique qui l'utilise à des fins maléfiques. Il l'emploie uniquement pour nuire à autrui. Kadjangabalo Sekou utilise la sorcellerie comme toile de fond de son roman. Celui-ci s'ouvre sur des décès énigmatiques qu'il convient de souligner pour comprendre le caractère nocif de ce phénomène.

Alors que le narrateur nous apprend que Wassi Laou vit « sous la bienveillante protection des baobabs tutélaires » (p.9), dans la nuit profonde, une femme crie à l'aide. Sa fille Pélado vient de piquer une

crise : « Accourez hommes ! Accourez ! Il se meurt ! Mon enfant se meurt ! Venez ! En un clin d'œil, comme on dit, tout le village se retrouve chez la pauvre femme. Des jeunes bien volontaires ont déjà pris dans leurs bras vigoureux la petite Pèlado, huit ans » (p.10). Toutes les tentatives de l'infirmier du village pour la sauver ont été vaines. Pèlado est décédée : « Dans la salle de consultation du dispensaire, Pèlado montre à son père un sourire figé, un masque où l'enfant semble se rire de la douleur. C'est le masque de l'adieu. » (p. 10).

La seconde mort inexplicable est celle de Tawélissi, un jeune cultivateur dynamique, passionné du travail des champs. Il meurt suite à des faits étranges. D'abord, habitué à se lever très tôt, il « a fallu le secouer dix fois pour le décider à regarder dans les yeux la lumière du soleil levant. » (p.11). Ensuite, il éprouve des difficultés à travailler comme à l'accoutumé : « Ce jour-là, précisément, Tawélissi a été très médiocre au champ. Leader de son groupe, et toujours meneur de jeu de son équipe, aujourd'hui, il est vraiment ridicule : même Pèlawalo le fainéant-né a bouclé ses parcelles avant le lion qui a perdu ses griffes. Tawélissi ne sent pas bien. » (p. 12). Un matin, alors qu'il se rendait au champ, il « croise (...) un caméléon noir » : « C'est le signe éminent qu'un danger plane sur sa tête. Il s'est promis, dès qu'il sera de retour des champs, de consulter le cauris du devin Esakpa » (p.12). Malheureusement, Tawélissi, avant qu'il n'ait le temps de quérir le savoir du devin, meurt après une morsure de serpent : « Ni la pierre du médicament où on l'a d'abord conduit, ni le sérum antivenimeux du dispensaire n'ont pu le sauver » (p.13). Pour Kantagba, (2019: 13) « si le serpent mord, il s'attaque rarement au pied qui ne marche pas ».

Sans raison apparente, Kossivi, un autre personnage se fracasse le crâne sur une pierre. Il convient d'ajouter à cette série de morts mystérieuses, le cas de Paul, fils du patriarche Sanaku. De retour de France, après des études en sciences politiques, il décide de retourner à Wassi Laou pour « partager sa joie » avec les villageois. Son ami Abaladjidja tente de l'en dissuader, parce qu'il le croit « encore trop fragile » : « Je te souhaite d'être plus discret afin de réapprendre à mieux connaître ton pays. Au lieu de t'entraîner à commander sur Wassi Laou, apprends plutôt à redevenir son enfant. » (p.55) Il passe outre les conseils d'Abalandjidja et

se rend à Wassi Laou : « Le jour suivant son arrivée, la matinée fut consacrée à une série d'immolations de bêtes aux différents fétiches tutélaires de sa famille et de son clan ; une dizaine de bœufs, boucs, chèvres et une basse-cour entière trépassèrent à cette occasion » (p. 58).

Sur le chemin du retour, « tout est régulier » (p.59). Contre toute attente, Paul se plaint d'un mal d'yeux et l'accident survient. Sa cousine raconte la scène :

Alors que la voiture atteint la crête surplombant la rivière Atamtoukou, je ne comprends plus rien. Sans crier gare, Paul lâche brusquement le volant de la voiture et plaque ses deux mains sur son visage en hurlant : ' Mes yeux ! Mes yeux ! ' J'ai alors l'impression que nous nous envolons. C'est tout. (p.59)

Rappelons que les frères et sœurs de Paul sont morts aussi de façon mystérieuse : « Avec Paul, s'achève son sang, sa chair, son esprit, l'esprit de Péwinam, de Kumbéri, de Pikiti, de Nyaludua, de Hidiabalo, de Tassikè... » (p. 74). Les points de suspension montrent que les victimes sont innombrables. Ces faits auraient été sans importance, n'eût été leur caractère incompréhensible. On sait qu'en Afrique, à tort ou à raison, beaucoup de maux trouvent leur légitimation dans les sortilèges. On ne peut qu'être de même avis avec Katangba lorsqu'il affirme :

Un enfant qui naît et qui est appelé à grandir, à fonder une famille meurt-il subitement fauché dans la fleur de l'âge, un homme en bonne santé tombe-t-il malade du jour au lendemain ; une femme appelée à donner la vie n'arrive-t-elle pas à procréer, etc. on lorgne systématiquement du côté des sorciers et de leurs maléfices (Op.cit., p.7).

Dès lors, les agissements des paysans lors de l'enterrement de Tawélissi sont significatifs. On peut lire en filigrane dans le discours au défunt les accusations à peine voilées du grand-prêtre du village contre un éventuel malfaiteur : « Tu as laissé derrière toi des êtres que tu aimes. Vigoureux comme tu étais, il est vrai que ta mort nous intrigue tous. À présent, tu es celui de nous tous qui connaît vraiment le visage de l'individu qui est sorti derrière toi » (p. 18). Comme pour « renforcer les présomptions des

villageois », les éléments de la nature se déchaînent de façon inhabituelle :

En se servant d'un couteau, par exemple, on pourrait découper une bonne parcelle sur les ténèbres de cette nuit-là, tant elles sont épaisses. De gros cumulo-nimbus ont ajouté à cette épaisseur en descendant jusque sur la terre de Wassi Laou, à la quête d'un léger coup de vent pour libérer le ciel. Déjà dans la matinée, la pluie avait compliqué l'enterrement de Tawélissi (p. 18).

À ce stade de la réflexion, il est légitime de s'interroger sur les motivations de l'auteur de ces actes condamnables. Dans *Soundjata où l'épopée mandingue* de Djibril Tamsir Niane, la sorcière agit pour elle-même. Et pour cause. L'appropriation de son héritage par le roi alors qu'il est commun à plusieurs héritiers, pousse la sorcière à user de ses pouvoirs hors du commun pour se faire justice. Quelle motivation cache alors le déchaînement meurtrier de la sorcière Anaah dans *Le Tchighida du Père Arthaud* ? Le parcours social de la vieille Anaah est un élément essentiel pour comprendre son comportement. Elle est « un personnage de Wassi Laou, » (p.51) au même titre que « le chef du village, le directeur de l'école, le catéchiste... » (p. 51). Au plan religieux, la vieille Anaah est, après le prêtre, la personnalité la plus importante : « L'église c'est Anaah, Anaah c'est l'église » (p.51). Comment comprendre qu'investie d'une telle autorité dans le village, elle exerce ses pouvoirs maléfiques contre les fils valeureux du village, si ce n'est pas pour ses intérêts égoïstes ? Son seul but est d'imposer sa volonté de puissance : « La vieille Anaah, comme par enchantement, vient de retrouver (...) toute sa domination sur le village » (p.187). Elle ne se donne aucune barrière dans son art d'ôter la vie et lui trouve une justification cynique : « Quand on offre un holocauste, ce n'est pas parce que la volaille est fautive de quoi que ce soit. Le principe de l'holocauste étant décidé, peu importe l'opinion de la volaille » (p. 168). Anaah n'est pas de ce fait « un être corrompu, mais la corruption elle-même » pour reprendre le mot de Branco (2019 : 112).

À travers ces agissements, elle perturbe les activités de Wassi Laou. Lors de son exorcisation, tout le village s'est mobilisé pour assister à cet

événement, délaissant les travaux champêtres pour plusieurs jours. De plus, les villageois sont divisés sur la conduite à tenir, car Anaah compte des partisans parmi eux : « Tiens ! Depuis ce matin, je n'ai pas vu Anaah » (143).

Anaah endeuille les familles et leur ôte la joie de vivre. À plusieurs reprises dans la diégèse, le narrateur homodiégétique revient sur l'atmosphère morose qui règne dans ce village : « Wassi Laou n'est plus Wassi Laou. La forêt du Mérite, de la Valeur, n'est plus qu'un petit nom : Wassi Laou » (p.16). Les mains les plus valeureuses sont sa cible privilégiée. Le village est particulièrement meurtri par la disparition de deux jeunes valeureux : Tawélissi, archétype d'un travailleur infatigable et Paul, l'intellectuel, diplômé en Sciences politiques, qui devrait être « une autorité influente du pays. » (p. 55) La jeunesse est le symbole de ce village de Wassi Laou. La métaphore de la forêt qui caractérise ce village n'est rien d'autre qu'un autre nom de la jeunesse : « Dans Wassi Laou, il n'y a plus de forêt, et il n'y a plus de mérite. » (p.17) La mort des jeunes provoque une tristesse généralisée : « J'appelle Wassi Laou et point de réponse/C'est le silence des morts/La mort est devenue notre Tchighida/C'est notre compagne de tous les temps. » (p.17) Le village de Wassi Laou n'est pas seulement rongé par la pratique de sorcellerie de la vieille Anaah ; il est confronté également à un abus de pouvoir.

1.2. L'abus de pouvoir

Thème essentiel de l'écriture de Sekou dans *Le Tchighida du Père Arthaud*, l'abus de pouvoir est incarné par le Colonel Simson, originaire du village de Wassi Laou. Proche de la figure de Némésis, il est réputé pour sa puissance dominatrice sans concession. On note l'occurrence des expressions qui se rapportent au pouvoir absolu : « Le temps de ma grandeur » (p.40), « ma royauté » (p.41), « dans ma domination » (p.43), « un géant » (p.179), « grand à faire peur » (p.155), « Un vrai baobab » (p.179), « Tchaa (Seigneur) », (p.181), « Dadja (notre père) » (p.137).

La première victime du Colonel Simson est Charlotte, jeune étudiante arrachée à son copain Abaladjidja : « Oh Abaladjidja ! Si tu pouvais comprendre et pardonner » (p.48). Déçue par le désordre sexuel dont

s'est rendu coupable le Colonel Simson- il a engrossé une fille de 14 ans -, Charlotte décide de rompre cette relation : « Dieu a voulu les choses ainsi pour me rappeler à ma jeunesse tombée dans la chute de mon amour acheté par ton pouvoir. Je ne lui ferai pas le blasphème de continuer le chemin vers l'abîme. Je m'arrête ici. Terminus. Changement d'azimut » (p.40) Ce refus de Charlotte sert de clé au narrateur pour exposer le tempérament impitoyable du Colonel Simson. Point de compromis possible s'il exprime un besoin : « Tout le monde savait dans ce pays que lorsque le Colonel désirait une femelle, jeune fille ou déjà mariée, rien ne l'arrêtait : ni les hommes, ni les moyens matériels » (p.44).

Dans le passage ci-dessus, on peut lire l'évocation de la femme mariée comme un abus de pouvoir. Le Colonel Simson tente d'amadouer Charlotte « en faisant un impeccable salut hitlérien » (p.42). La mention de l'adjectif « hitlérien » met déjà l'accent sur sa personnalité agressive qui ne tolère pas la contradiction. Plutôt que de supplications à Charlotte, il est question d'un agacement. Sharp nous édifie en ce sens : « Hitler évoquait souvent la paix et cela signifiait soumission à sa volonté. La paix d'un dictateur n'est souvent rien de plus que la paix de la prison ou de la tombe » (p.37). Ainsi, les menaces du Colonel se précisent :

Tu désires ta liberté et tu la préfères à l'homme. Et pourtant, tu ne l'auras pas, ta liberté. On ne ressort pas si aisément de la vie de quelqu'un de mon calibre. Il en sera ainsi : que tu m'appartiendras, à moi. Rien qu'à moi. La voix qui sort ainsi de l'ombre n'est plus celle des supplications de tout à l'heure. Le timbre est glacial, terrifiant. Une petite frayeur surprend Charlotte (p.43)

Comme il fallait s'y attendre, Charlotte meurt « dans la violence et le silence ». (p.142) L'autopsie révèle les traces de la main de l'assassin sur son cou, mais personne n'ose demander une enquête. Les villageois refusent de parler des causes de cette mort, d'autant plus que Charlotte est la maîtresse du Colonel Simson : « Il ne faut même pas se permettre de penser certaines choses. Penser, c'est déjà dire. Les autres pourraient lire dans vos pensées » (p. 140). Le comble de cette mort tragique est l'interdiction faite par l'officier d'enterrer Charlotte dignement. Il n'y

aura ni chorale catholique ni éloge funèbre. Ce qui accentue le malaise des villageois : « Le village tremble d'une ire incandescente. On sent vibrer dans le souffle surchauffé des respirations l'électricité de la douleur des cœurs » (p.136). Ne pouvant oser soupçonner le Colonel Simson alors que le bruit a couru que « ça n'allait pas très bien avec le vieux ces derniers temps » (p.137), les villageois se résignent et « poussent un profond soupir. » (p.138). Cette réaction est symptomatique de la peur que suscite le Colonel Simson. « Homme craint, respecté, honoré dans tout Wassi Laou et bien au-delà » (p.180), personne ne lui « parlait debout » (p.180). L'abus d'autorité est facilité par son élévation au rang d'un dieu par une certaine tradition : « Pour entrer dans sa maison, on se déchaussait. Pour lui parler, la coutume était d'ôter le chapeau que quel que soit votre âge, de s'incliner complètement comme lorsqu'on sacrifie un pardon à quelque fétiche supérieur, les yeux presque clos et on disait : « Tchaa » (Seigneur) » (p.181). En plus de cette déification et malgré sa réussite matérielle et financière, les paysans doivent lui donner les prémices de leurs récoltes :

Dès lors, il n'est pas difficile de comprendre pourquoi à chaque fin de saison, chaque paysan se faisait le devoir de lui présenter, avant toute consommation, les dix premiers tubercules de son champ d'ignames qu'il fallait accompagner d'une volaille pour l'assaisonnement du fougou, ou de quelque petit bétail si on voulait se faire remarquer. Quelques privilégiés conservaient son amitié en sacrifiant de longues années à engraisser convenablement un veau ou un porc qu'ils allaient ensuite lui offrir (p.181).

Non content de les exploiter, le Colonel Simson leur demande de le remercier pour leur avoir donné un nouveau statut, celui de « l'humanité » (p.181), comme s'il était devenu par enchantement leur créateur. La métaphore du « balcon » est le symbole de sa supériorité : « Quand lui-même était de bonne humeur, il convoquait alors le village dans sa concession. De son balcon, il parlait de tout, de lui-même » (p.181).

Une autre condition de l'abus de pouvoir est celle qui repose sur la corruption. En effet, il a fallu les obsèques de Paul pour que le Colonel, autorité suprême de Wassi Laou, fasse bitumer la route du village. Durant des années, les paysans ont envoyé leurs cotisations aux autorités pour la réfection de cette route, mais elle est restée intacte, provoquant des accidents de toutes sortes : « Beaucoup d'énergie avait été dépensée, d'innombrables cotisations avaient été initiées avec les voisins de Somtè, des populations de moutons, de chèvres, de coqs, de pintades, de canards, des centaines de tubercules d'ignames avaient été offerts à plusieurs autorités » (p.110). Même les poteaux électriques installés tout au long de la route de Wassi Laou ont été présentés comme un luxe pour les paysans : « Le Colonel avait ordonné qu'il n'était pas nécessaire que les concessions voisines fussent alimentées mais qu'il soit fait en sorte que la cour de leur maison soit éclairée, pour ne pas leur donner l'habitude du luxe » (p. 111).

Les actes d'abus de pouvoir posés sont innombrables. Insistons sur deux cas assez significatifs. Le premier concerne Abaladjidja, enseignant de philosophie et ex-copain de Charlotte. Abaladjidja, à l'occasion du retour de Paul de la France, a eu l'outrecuidance de corriger le Colonel Simson au sujet de sa conception de la notion d'intellectuel, en lui expliquant que « l'attitude intellectuelle n'est pas nécessairement liée au diplôme » (p.54) : « Ne dis plus ce genre d'ânerie » (p. 54). Le Colonel Simson ne peut souffrir cet affront. N'ayant pas été à l'école, il pensait que savoir écrire était suffisant pour se prévaloir du titre d'intellectuel. La lettre qu'il écrit à Charlotte reflète son niveau : « Chaire Charlotte, depuis quelqueux zours, j'ai remarké qué ti ma saissé tè visites. A cose de koi même. Or qué cè minténan qué qué je sent l'amour même même pour toi. Je tanpri il ne fo p amé traillir » (p41).

Quand le bruit a couru que Abaladjidja avait pour amante la femme d'un militaire français expatrié, le Colonel, en personne, conduit une équipe composée de « jeunes militaires au regard inquiet et inquisiteur » pour arrêter Abaladjidja et le punir du même coup parce qu'il « se mêlait de politique » : « Et encore ! Il fréquentait ces gens-là (...) Il n'écoutait pas mes conseils avisés » (p. 92) Au bout du compte, Abaladjidja n'a pu lui échapper au. Il a été violenté et écroué :

Abaladjidja reprend conscience, réveillé par la fraîcheur d'une eau qu'on vient de sortir du gigantesque réfrigérateur trônant dans un angle de l'immense salon. Bâillonné, les yeux bandés, les mains menottées dans le dos ce qui le contraint à relever la tête comme un lézard mâle, il se fait déjà une idée plus ou moins exacte de l'endroit où il se trouve (p.78)

Le népotisme est également un élément de l'abus de pouvoir. Paul, le condisciple d'Abaladjidja, ne s'est pas montré brillant à l'université nationale. Cependant une bourse lui a été accordée pour des études supérieures en France par le Colonel Simson. De retour au pays, pendant que ses compagnons sont toujours au chômage, son protecteur le « prépare à être quelqu'un dans ce pays » (p. 55). Comme on peut le constater, les privilèges accordés à Paul et les autres anomalies évoquées ci-dessus, ne sont pas de nature à consolider la paix dans le pays. Il nous reste à explorer les pistes que proposent Kadjangabalo Sekou pour bâtir une société paisible.

2. Les sorties de crise

Dans son testament rédigé en 1895, Alfred Nobel a demandé à un comité de consacrer sa fortune à la création d'un fonds spécial. Parmi les domaines concernés par ce fonds, le prix le plus prestigieux est le Nobel de la paix. C'est dire l'importance que revêt la paix pour l'humanité entière. Le romancier dont le rôle est de porter les valeurs morales d'une société, doit lui apporter aussi des solutions dans les situations de crise. Kadjangabalo Sekou, dans son roman, s'est engagé en faveur de la paix après avoir évoqué les problèmes qui minent l'espace qui constitue sa source d'imagination. Son texte est parsemé d'expressions qui renvoient à la paix : « il se lève et tend la main à son adversaire » (p. 27), « l'otage de la paix » (p. 75), « l'ordre de la paix » (p. 188) ; « pacte de la joie » (p. 28), « travailler de concert » (p.147), « ramener la paix » (p.157), « il faut une solidarité pour réussir » (p.156), « message de paix » (p.171), etc. On y trouve également des codes culturels implicites qui sont des symboles de la paix. Il s'agit de la cérémonie d'enterrement de Tawélissi où un œuf de poule est cassé sur sa tombe, parce que l'œuf participe « du symbolisme des valeurs du repos » selon Chevalier (1982 : p.187). Au

bout du compte, le roman de Sekou est parcouru par une question majeure : comment Wassi Laou, la ville de beauté, peut-elle retrouver sa sérénité ?

2.1. Le jeu de l'alternance politique

Bacot définit l'alternance comme le passage d'une situation à l'autre (1994 : 19) La structure thématique de *Tchighida du Père Arthaud* fait ressortir en creux que le statu quo « n'aide pas à réduire les risques de la guerre » pour reprendre le mot de Dussey (2002 : 45). Le premier symbole du jeu de l'alternance est le symbolisme du cercle qui laisse sourdre une thématique du pouvoir que l'auteur qualifie de « vaste pieuvre qui s'installe partout, catalyse tout, tue tout » (p. 177). Signalons que le « Tchighida », en kabyè, est une perle que les femmes mettent en ceinture autour de la taille. Le « Tchighida » est de ce fait une mise en scène du cercle. Celui-ci est présenté comme une force qu'il faut dompter : « Le plus fort a croisé une force supérieure/ C'est le cercle – le cercle de l'existence. » (p.21). Pour parvenir à la paix, une « lutte cyclonique » (p. 19) est nécessaire. L'adjectif « cyclonique » implique l'idée de violence et n'est qu'un prolongement de la notion du cercle. En effet, les substantifs « cyclone » et « cercle » ont en commun un même radical grec « kyklos » qui signifie cercle. Le passage ci-dessous, évoquant le taureau que quatre gaillards tentent d'immobiliser, est significatif :

Un taureau gigantesque, arrivé là comme par magie. La lutte est âpre entre les bras d'acier qui jurent surnoisement, ligotent, hissent et le taureau qui donne de sérieux coups de pattes, lance ses cornes dans toutes les directions, se rebiffe, tente d'échapper à l'emprise des nœuds qui l'enserrent de toutes parts. La scène dure une trentaine de minutes. (...) Après une lutte cyclonique, les quatre costauds précipitent le taureau dans cet abîme. (p. 20)

À l'appui du symbolisme de l'immobilisation de la bête, on peut signaler que la tranquillité vient d'un passage ancien vers un nouvel ordre. C'est donc la notion de changement qui est développée à travers la maîtrise du

taureau, symbole de la déstabilisation de l'ordre ancien. Le symbolisme de la rupture par Abaladjidja de la perle d'Anaah autour des reins du Père Arthaud s'inscrit dans cette perspective. Pour « régenter le village de Wassi Laou » (p.51), Anaah a compris qu'elle devrait avoir le soutien de l'homme le plus important du milieu. Il s'agit du Père Arthaud, missionnaire français. Elle lui offre sa virginité, matérialisée par le port de la perle autour de sa taille : « Ce Tchighida noir est le symbole de son honneur de jeune fille et en d'autres temps de sa virginité » (p.46) Dès lors, son influence devient totale et elle déploie sans limite ses pouvoirs occultes de sorcellerie sur les habitants de Wassi Laou. Dans ce contexte, elle représente le symbole coercitif du pouvoir.

Le recours à la sorcellerie de la vieille Anaah instaure un rapport de forces dans lequel l'un va l'emporter sur l'autre, puisqu'il est question qu'un ordre nouveau s'installe. Le roman de Sekou Kandjanganbalo évoque une situation délétère qui doit disparaître. On peut penser avec Maurer que l'alternance « subordonne toute liberté (...) au principe suprême selon lequel le retour de la tyrannie doit être à tout prix empêché » (Maurer, 2018 : 3). Dans la pratique et selon Menouni, « la démocratie ne répond pas à la question : "qui doit gouverner" ?, mais elle permet aux citoyens, s'ils le désirent, de démettre le gouvernement, "sans bain de sang", pour en choisir un nouveau auquel ils accorderont leur confiance » (Menouni, 1986 : 17). Une question se pose ici : comment vaincre sans violence la sorcellerie qui ne relève pas du domaine du rationnel, mais dont les effets nuisibles sont tangibles ? Le narrateur donne la réponse : « C'est une sorcière de niveau définitif. Il faut lui appliquer des lois d'exception » (p. 145). C'est en cela que le vieux Sanaku décide de libérer son peuple du chemin noir de toutes les mauvaiesetés qui se sont abattues sur lui » (p.161) : « Depuis cinq heures du matin, pendant que toute la foule du village est rassemblée chez Abaladéma pour conduire Charlotte à sa dernière demeure, le vieux Sanaku a conduit Tiyaatéma Patayokti, le devin à la puissance ineffable chez Anaah, la vieille Anaah. » (p.144).

Comme il fallait s'y attendre, l'exorcisation de la sorcière Anaah n'a pas été facile. Le premier devin a montré « une certaine sympathie pour la vieille sorcière » (p.161) : « Une accusation n'est qu'une accusation. Il

faut que je jette mes cauris. Si elles ne confirment pas tes allégations, je ne peux t'ôter l'épine du pied. » (p.144). Face à cette hésitation, le vieux Sanaku a joint à Tiyaatèma deux autres devins pour le service : « Voici, je te présente tes deux associés. » (p.147). Les trois devins réunis n'ont pas réussi à vaincre définitivement la sorcière Anaah. Celle-ci a montré l'étendue de « son pouvoir maléfique » (p.162). Il a fallu, en plus des forces spirituelles, associer la force physique pour la vaincre physiquement et provisoirement. Justin, le plus jeune devin, lui « offre une belle gifle qui a cassé le cœur de toute l'assistance » (p.158) et ensuite un coup de poing à la figure : « Il s'approche de Anaah. Celle-ci relève la tête de son air habituel de défi, offrant le milieu de sa figure en une splendide cible pour le point de Justin, pareil à un gourdin. » (p. 162)

Cependant la volonté d'ôter l'obstacle pour un « nouvel ordre » (p.188) à Wassi Laou est certaine, malgré la résistance de la vieille sorcière : « Et pendant que Justin crucifie le vieil homme, Anaah parade, resplendissante, comblée, couronnée de victoire de sa légendaire sagesse. Face à cette renaissance, Wassi Laou réintègre à son comportement l'agenouillement à sa divinité humaine » (p.192). Le narrateur le rappelle : « De même que les ombres s'éloignent de la matière, de même les ténèbres s'enfuient devant la Lumière. » (p. 153). C'est donc le philosophe Abaladjidja qui agira pour la libération totale de son village. Il livre une bataille épique contre la vieille sorcière qui reconnaît, au bout du compte, qu'elle « toujours mangé depuis sa tendre enfance » (p. 196). La vieille Anaah meurt, mais continue de hanter les nuits des habitants de Wassi Laou. Et Abaladjidja découvre le pacte qu'elle a scellé avec les forces destructrices par le biais du Tchighida, cette perle nouée autour des reins du Père Artaud. La destruction de la perle est une métaphore politique de l'alternance. Le village de Wassi Laou vit une aube nouvelle, lavée symboliquement de toute souillure par la pluie après la mort de la vieille :

Wassi Laou est scintillant comme un sou neuf. Wassi Laou a été lavé par toutes les eaux qui se sont déversées sur son corps pendant la nuit entière. L'air est bon à respirer. Les villageois respirent effectivement avec narines et bouches confondues. Une fraîcheur

réconfortante a pris la place de l'accablante chaleur qui a sévi pendant deux mois. C'est le début de la saison des pluies. C'est le début d'une saison nouvelle.

Soulignons que l'éviction de la vieille sorcière de son pouvoir maléfique ne constitue pas à elle seule une condition de sortie de crises. Si l'on y regarde de près, on peut remarquer que le récit fournit des indices intéressants relatifs à l'alternance. Le syntagme nominal « d'épais vieillards » (p.55) offre l'exemple le plus éloquent. Un vieillard est un homme très âgé. Mais dans ce contexte, la nuance péjorative est présente d'autant plus que le substantif « vieillard » est associé à l'adjectif « épais » qui souligne leur aspect massif, symbole de leur voracité. Ce qui est grave, selon le narrateur, c'est leur propension à vouloir diriger sans fin, alors qu'ils sont censés laisser leur place à une nouvelle génération : « Il avait aussi rencontré les responsables du Parti, d'épais vieillards qui, sans être au gouvernement, en prenaient les décisions, tapis dans l'ombre comme des marionnettistes professionnels. » (p. 55) On peut lire aisément la critique contre ces vieux politiciens insatiables et anachroniques. Á ce point, l'affirmation de Corneille (1682 : II, Créon) est encore d'actualité : « Un vieillard amoureux mérite qu'on en rit.»

2.2. Le consentement

La question du consentement est centrale dans *Le Tchighida du Père Arthaud*. Provenant du latin cum-sentire (sentir avec), le dictionnaire *Robert* définit le consentement comme une adhésion donnée à un projet. Merlier (2013 : 55) en donne une définition plus exhaustive :

La notion de consentement désigne un accord, une conformité ou une uniformité d'opinion. Comme la permission ou l'agrément, le consentement est lié à des actions de la vie quotidienne où l'événement dépend en partie de nous, en partie de la volonté des autres. Le consentement – en tant que conformité de sentiment-, veut dire qu'on tombe d'accord avec celui qui demande le consentement. Consentir a deux sens : il peut signifier accorder, autoriser, autoriser, se prononcer en faveur de quelque chose, accepter que quelque chose se fasse ; ou se rendre à un sentiment ou à une volonté d'autrui.

Cette longue définition a une valeur heuristique parce qu'elle permet concrètement de relever tous les indices qui soutiennent le jeu du consentement. Il est intéressant de rappeler que la figure centrale de cette trame narrative est la sorcière Anaah, objet de tous les affrontements. Tout le village tremble sous ses pratiques nocives de sorcellerie : «Wassi Laou se referme doucement sur sa déception, l'espoir champignon de son désir de liberté emporté par la bourrasque du fulgurant retour de Anaah dans son règne ardent. Les automatismes de sa dévotion craintive à sa mère dévorante reprennent le dessus » (p.189). Revel affirme que « la marche à suivre pour obtenir la paix est de réprimer ses mauvaises qualités. » (Revel, 2015 : 17) C'est pour toutes ces raisons que le patriarche Sanaku décide se débarrasser de la vieille sorcière en recourant à trois devins. Le premier devin est Tiyaatèma. Au plan onomastique, son nom signifie « les devins sont finis ». Mais ce nom signifie au propre « l'incontournable devin » : « Sanaku, je vis sous l'eau comme vous vivez sur la terre ferme ! Je fais la pluie, j'arrête le vent, je crée la poussière, je déplace la géographie, je redessine la géométrie de la terre. Tous les génies de cet univers me connaissent et me respectent. Jamais ils ne m'ont refusé. » (p. 147) Les deux assistants de Tiyaatèma ne sont pas non plus des « enfants de chœur » (p.147). La renommée du « Fulani Alpha Barry Ibrahima » n'avait aucune frontière. Il est capable de tant de prouesses : « Il faisait et défaisait les destins. Parce qu'il vous a donné une simple écorce d'arbre, votre bonheur a commencé. Quand il vous prescrit juste une aumône de quelques beignets à distribuer en sarah aux enfants du quartier, vous êtes garanti du succès de votre entreprise. » (p. 148). Le troisième devin est tout simplement un « surdoué » (p. 148) :

C'est ce qui s'est dégagé de son hal'la quand il a ridiculisé tous les vieux de son village en brisant sur sa peau toutes les lames de couteau qu'on approchait pour le scarifier. Il portait à son coup, en médaille, une pierre savamment taillée qu'il disait détenir de la reine des eaux rencontrée pendant un séjour de trois mois sous les flots du plus grand liiri de la Binah (p. 143).

Quel est le sens de l'évocation de toutes ces capacités occultes de ces devins par le narrateur ? Comme l'écrivait Camus sur le roman : « Aucun élément n'est, ne doit être gratuit ; tout se tient pour créer l'indispensable

équilibre » (Gassama, 1995 : 76). L'objectif que le patriarche Sanaku a assigné aux devins ne peut être atteint que si ces derniers privilégient l'intérêt général, celui de sortir le village de Wassi Laou des griffes de la sorcière Anaah. Il est frappant de constater qu'au moment où l'exorcisation de la vieille sorcière allait prendre fin, le devin Tiyaatèma s'y est opposé et a contrecarré les stratagèmes de son homologue :

Et, sûr de tenir la victoire, il avance fièrement pour ramasser la queue de lionne noire où, semble-t-il Anaah a concentré la totalité de son pouvoir maléfique. Mais surprise ! Comme il se baisse pour tenir sa victoire, une formule sort de la bouche de Tiyaatèma et telle une matraque, assomme littéralement le garçon qui rejoint Anaah dans l'évanouissement. C'est ici la trahison. Pendant que Barry Ibrahima à coup d'herbes mâchées et crachotées, de formules psalmodiées tente de ressusciter Justin, Tiyaatèma redonne vie à Anaah en fulminant contre ses collègues (p. 162).

Le personnage de Tiyaatèma peut être considéré comme le type de fossoyeur de la paix, dans la mesure où son comportement encourage le statu quo maléfique imposé par la sorcière Anaah. Il passe outre les conseils de Sanaku : « Ils t'ajouteront la main quand cela sera nécessaire. Nous travaillerons de concert. C'est à ce prix, je le crois, que nous serons vainqueurs » (p.147). En protégeant Anaah, il provoque les malentendus au sein de la population qui finit par être fataliste : « Désespéré par la mésentente, les querelles, les petites guerres entre les tiyaa mandatés par Sanaku, le peuple, craintif, a commencé à manifester une certaine courtoisie envers Anaah comme s'il évitait quelque mauvaise réaction de celle-ci » (p. 187). D'où l'importance de la conformité d'opinion pour atteindre un objectif noble, comme la recherche de la paix. C'est ici qu'il est judicieux de comprendre les raisons de tels comportements des devins, censés agir en faveur du village de Wassi Laou.

C'est pour éviter la corruption que le patriarche Sanaku a recruté le jeune devin Justin, parce qu'il croit que lorsqu'un métier devient une espèce de routine, on finit par prendre des libertés : « Rapporté aux autres, il a encore les mains propres. En effet, Justin sort à peine de l'enfance » (p.

148). On comprend dès lors la volonté du vieux Tiyaatèma de protéger la vieille Anaah. Même l'évocation du respect des « lois » pour ne pas l'exorciser est une « précaution oratoire », (Eone, 2003 : 84) synonyme de corruption : « Il faut respecter les lois. Nous ne faisons pas un travail de force, mais de consentement. Tout doit se faire dans les règles de l'art » (p. 162). On le voit, la corruption des devins n'a pas permis d'exorciser la sorcière Anaah. L'exorcisation aurait pu empêcher sa mort, parce que l'objectif était de la libérer de ces « aléwaa » (p.156), ces esprits qui la rendent « surhumaine » (p.158) au point d'ôter la vie à ses compatriotes.

Conclusion

Dans *Le Tchighida du Père Arthaud*, Sekou Kadjangabalo a le mérite de recenser tous les défis auxquels sont confrontés les habitants de Wassi Laou. Ce village fait face à la pratique de la sorcellerie qui décime les bras valeureux. Enfants et jeunes sont la cible de la sorcière Anaah. L'abus de pouvoir est une autre anomalie incarnée par le Colonel Simson dont le nom signifie la nausée de la mort. Celui-ci a droit de vie et de mort sur les habitants de Wassi Laou et la pratique népotique est sa marque principale. Dans le but de construire une société pacifique, l'auteur propose que les autorités respectent les règles de dévolution du pouvoir et que toute action d'intérêt général requière un consentement du peuple. Au-delà de ces propositions, il est possible de vivre dans une société paisible, si certains besoins élémentaires sont satisfaits. La simple électrification d'une partie de la ville de Wassi Laou a provoqué la joie de tous les habitants, parce qu'ils n'auront plus désormais peur de l'obscurité.

Références

- Branco, J. (2019). *Crépuscule*. Paris : Gallimard.
 Dussey, R. (2002). *Pour une paix durable en Afrique*. Abidjan: Boguini.
 Eone, M. T. (2003). « De la culture de la haine à l'émergence d'une nouvelle conscience planétaire par les médias ». Paris : Présence Africaine. Article en ligne. Pp. 82-88,
<https://www.cairn.info>.(Consulté le 12/01/2020 à 17 heures 15 min.)

- Gassama, M. (1995). *La langue de Kourouma ou Le français sous le soleil d'Afrique*. Paris : ACCT-Karthala.
- Katangba, A. L. K. (2014). « La sorcellerie comme forme de résistance dans la littérature africaine ». Paris : Présence Africaine. Article en ligne. Pp. 45-53, www.ntadamoul.over-blog.com (Consulté le 04/01/2020 à 19 heures).
- Merlier, P. (2013). « Le consentement dans Philosophie et éthique en travail social ». Paris : Présence Africaine. Article en ligne. Pp. 55-61. www.ntadamoul.over-blog.com (Consulté le 15/01/2020 à 16 heures 30).
- Revel, J. F. (1996). *Histoire de la philosophie occidentale*. Paris: Pocket.
- Sharp, G. S.(2009). « De la dictature à la démocratie, un cadre conceptuel pour la libération. Paris : Harmattan. Article en ligne. Pp.23- 35, <https://www.cairn.info> (Consulté le 13/01/2020 à 13 heures 30).
- Thiéblemont, A. (2006). « Culture de paix et emploi de la force armée ». Paris : Gallimard. Article en ligne. Pp. 19-31, <https://www.cairn.info> (Consulté 13/01/2020 à 14 heures).